

Isabelle Milbert et Yvonne Preiswerk (dir.)

Femmes, villes et environnement

Graduate Institute Publications

Les femmes et un mouvement populaire d'habitation : São Paulo, Brésil

Jeanne Bisilliat

DOI : 10.4000/books.iheid.5606
Éditeur : Graduate Institute Publications
Lieu d'édition : Genève
Année d'édition : 1995
Date de mise en ligne : 5 juillet 2016
Collection : Genre et développement. Rencontres
EAN électronique : 9782940503728

http://books.openedition.org

Référence électronique
BISILLIAT, Jeanne. *Les femmes et un mouvement populaire d'habitation : São Paulo, Brésil* In : *Femmes, villes et environnement* [en ligne]. Genève : Graduate Institute Publications, 1995 (généré le 06 octobre 2023). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/iheid/5606>. ISBN : 9782940503728. DOI : https://doi.org/10.4000/books.iheid.5606.

Le texte seul est utilisable sous licence . Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

LES FEMMES ET UN MOUVEMENT POPULAIRE D'HABITATION: SÃO PAULO, BRESIL

JEANNE BISILLIAT

L'existence des mouvements populaires qui constituent, pour la partie la plus défavorisée de la société civile, et donc pour les femmes, un réel apprentissage à la citoyenneté doit retenir notre attention.

Ces mouvements que l'on rencontre presque exclusivement en Amérique latine ont été étudiés, jusqu'à ces dernières années, comme les autres phénomènes sociaux sous l'angle trompeur d'un pluriel trompeur. Et pourtant on ne peut objectivement passer sous silence le fait qu'ils sont massivement constitués de femmes qui font leur force et leur efficacité.

En préalable, une très rapide présentation des mouvements populaires d'habitation à São Paulo s'impose. Cette ville, la plus grande d'Amérique latine, connaît comme toutes les mégapoles du monde des problèmes aigus de logement rencontrés par les classes populaires. Il y a aujourd'hui un déficit d'environ un million de logements ou, ce qui est plus exact, il existe un million de familles qui ne reçoivent pas des salaires suffisants pour acheter cette marchandise qu'est une maison. Ces familles vivent dans des favélas, dans l'obsession du loyer auquel ils doivent consacrer entre 20 et 40% de leurs maigres revenus.

"A casa propria", (une maison à soi), est donc un rêve et une nécessité absolue pour ceux qui gagnent un salaire dérisoire, dont la trajectoire professionnelle n'offre aucune stabilité et dont la vie reste marquée par quelques éléments irréversibles comme la migration, le manque d'éducation scolaire. Rêve du repos – l'inquiétude des loyers en augmentation constante s'éloigne –, de la sécurité, rêve et lutte afin d'obtenir une vie plus digne, plus humaine.

Ce sont dans ces conditions objectives et subjectives – l'on pourrait dire affectives – que sont nés dans les années 70 les mouvements populaires et dans les années 80 les mouvements d'habitation. Ils revendiquent entre autres la garantie du droit d'usage de la terre pendant 99 ans, le financement des infrastructures urbaines par l'Etat ou la Municipalité, mais surtout le droit de construire en *mutirâo* (groupe de construction autogéré) afin d'avoir des maisons moins chères. Le temps de la lutte puis celui de la construction est vu comme un temps propédeutique où l'on peut acquérir les bases d'une nouvelle compréhension de la société et de la vie en société fondées sur la justice. Deux concepts opératoires sont à l'oeuvre: la participation et l'égalité, entre les hommes, entre les hommes et les femmes.

Qui s'inscrit dans un mouvement populaire d'habitation? Majoritairement, des migrants de première génération, ayant une formation scolaire très faible ou même inexistante, exerçant des métiers très peu qualifiés. Si 50% des femmes sont mariées, 30% sont chefs de famille; les autres 20% sont divorcées, séparées, veuves ou vivent en union souvent instable avec un compagnon. Ces femmes sont souvent domestiques ou travaillent à la journée, gagnant entre un et un salaire et demi minimum ; pour elles, la construction d'une maison en *mutirâo* est la seule chance de sortir d'une situation souvent trop difficile. Faut-il souligner que les valeurs symbo-

liques liées à la stabilité d'un foyer, fondamentales pour les enfants, sont vécues avec beaucoup plus d'intensité par les femmes que par les hommes.

Le Mouvement d'Habitation de Vila Remo, zone sud de São Paulo, avec lequel j'ai travaillé[1] ne fait pas exception à la règle. Les femmes dont 30% sont chefs de famille y assument de nombreuses tâches : présence aux Assemblées générales tous les 15 jours, coordination de petits groupes de 25 familles, présence dans les diverses commissions constituées durant la période de lutte (négociation, santé, éducation, etc.), responsabilités au secrétariat ou ménage. Ce sont encore elles qui assurent le succès des diverses manifestations de revendication comme les défilés dans la rue et les campements d'une durée de 6 à 10 jours, non seulement par leur nombre mais aussi par l'accomplissement des "tâches élémentaires" comme la préparation et l'organisation des repas, la surveillance des enfants, etc. Il faut souligner que cette participation intense des femmes repose, semble-t-il, sur deux présupposés qui se renforcent l'un l'autre et dont "l'évidence" n'est jamais remise en question :

– On admet parfois que les femmes font de nombreux travaux ; les travaux non payés (ceux de l'entretien de la maison et de ses habitants) et payés car elles sont nombreuses à exercer des activités informelles afin de pouvoir, justement, faire les deux et apporter l'argent nécessaire à la survie du foyer. On voit là, à l'oeuvre, la conviction en la déqualification du travail féminin qui résiste aux faits les plus évidents.

– Le deuxième présupposé est celui qui consiste à dire – et à affecter de croire – que les femmes "n'ont rien à faire", qu'elles ont du temps à perdre et que, par conséquent, elles peuvent et doivent participer aux activités des mouvements populaires. Là encore, la déqualification du temps des femmes est à l'oeuvre de manière flagrante mais aussi insidieuse.

Lorsque la construction des maisons en groupes commencera, elles effectueront exactement les mêmes travaux que les hommes. Mais elles effectueront manuellement, en plus, le transport des matériaux de construction et de l'eau, travaux considérés comme l'extension des travaux ménagers et par conséquent comme "féminins" et non difficiles (or le terrain était en forte déclivité et l'eau peut être lourde). Seule la manipulation de la bétonneuse, unique objet technique du chantier problablement considéré "d'essence masculine", est réservé aux hommes ; mais ce sont les femmes qui l'alimentent en apportant les éléments nécessaires à la fabrication du béton.

Même si les femmes font avancer le chantier au même titre que les hommes, et parfois davantage car leur présence est souvent plus régulière, elles n'assument pas de responsabilités au sein des groupes techniques qui sont constitués et les relations hiérarchiques hommes-femmes s'exercent toujours de la même manière. Néanmoins, elles sont conscientes d'avoir assumé correctement tous ces travaux de construction considérés comme "un travail d'homme" et elles en sont très fières. Comme le reconnaît le leader du Mouvement, "la femme a la volonté de réussir des choses nouvelles. L'homme pense que c'est bien comme c'est, que les enfants vont grandir comme lui ; la mère souhaite d'autres choses pour ses enfants, qu'ils aillent à l'école, qu'ils aient un meilleur emploi." Il ne s'explique pas la plus grande participation des femmes mais il la reconnaît et sait parfaitement bien s'en servir.

---

1. Ma recherche fut menée de 1986 à 1990 dans le cadre d'un accord CNRS-Orstom.

Si l'on essaie de faire une évaluation rapide, un certain nombre de constatations s'imposent:

– La participation a permis à beaucoup de femmes de sortir de l'isolement de leur maison, isolement où les tient la peur qui règne dans les favélas (peur de la drogue, des violences, des meurtres et donc une méfiance très forte envers les autres, les voisins). Elles apprennent à nouer de nouveaux liens sociaux, des liens de convivialité qui permettent de travailler, de s'amuser ensemble, d'échanger: "J'étais révoltée. Depuis que je suis entrée dans le mouvement, que je partage avec les autres qui sont pour moi comme une famille, des parents, que je m'intéresse à eux, que je parle avec eux, je me suis ouverte. C'est bon pour ma vie."

– Elles ont accès à l'espace public, à des actions nouvelles, à la construction de l'affrontement entre la société civile et l'Etat, fondé sur la reconnaissance et la revendication de leurs droits de citoyennes. Prise de conscience qui suppose du temps mais qui leur donne confiance dans leurs possibilités qu'elles ne soupçonnaient pas, dans leur adaptation à de nouveaux rôles. "Quand on participe à quelque chose, cela devient une partie de soi. Ce fut très intéressant pour ma vie. Je ne sais comment t'expliquer. Le travail de construction fatiguait beaucoup mais le jour suivant je ne voyais pas l'heure. Physiquement j'étais en dessous de tout mais psychologiquement je me sentais très bien parce que si tu ne participes pas, tu te sens inutile. Tu as réfléchi? J'ai une maison ici, j'ai aidé à faire le ciment de cette maison, les fondations. Je l'ai fait. Tu sais ce que c'est 'moi'? Ce moi des personnes qui est rempli de vie."

– Le fait d'avoir enfin une maison décente (53 mètres carrés) qui les met, elles et leurs enfants, à l'abri du cauchemar de l'expulsion à cause d'un loyer trop cher et leur donne un sentiment d'ascension sociale et la conviction d'avoir contribué à cette amélioration fondamentale de leurs conditions de vie. Elles ont gagné une certaine confiance en soi, elles ont découvert qu'elles peuvent construire une action politique pour elles et pour les autres, tout aussi démunis.

Elles ont appris qu'elles ne sont pas seulement des mères, des ménagères mais aussi, comme elles le disent si souvent, "des personnes", ou comme nous le disons, "des citoyennes". Mais l'appartenance à un mouvement populaire a une fin; dans ce cas précis la fin est arrivée après 4 ans (2 ans de lutte et 2 ans de construction). Ce temps est-il suffisant pour forger définitivement une nouvelle personnalité qui puisse échapper aux pesanteurs culturelles de la société? On ne peut l'affirmer. Formulons pourtant l'hypothèse que cette expérience si profonde ne peut que laisser de straces, en elles-mêmes, dans leur vie et dans ce qu'elles seront amenées à transmettre à leurs enfants. On peut légitimement espérer que, si de nouvelles occasions de lutter surgissent, elles seront les premières à y entrer, renforçant ainsi leur expérience et leurs acquis politiques.

Pour conclure, il faut souligner un trait qui est de plus en plus mis en exergue par les recherches sur les femmes en milieu urbain, quels que soient le continent et le pays. Par leur travail à la maison, par leur acceptation de n'importe quel travail rémunéré, par leur engagement et leur participation dans des actions collectives dont l'objectif est d'améliorer les conditions de vie, ce sont les femmes qui permettent aux Etats de continuer leurs politiques de désengagement social. C'est une raison de les admirer; il faut pourtant voir le danger que cela représente, pour les femmes mais aussi pour les sociétés. Tresser des couronnes aux femmes permettra peu à peu aux gouvernements de pouvoir esquiver, en toute bonne conscience, les devoirs qu'ils ont envers les plus démunis.